

RENCONTRES DE L'ÉCOLE DOCTORALE D'HISTOIRE  
DE L'UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE

Les émotions ont-elles une histoire ?

Le 7 décembre 2019 ⇒ **Atelier reporté au samedi 29 février 2020**

Salle Marc Bloch (17, rue de la Sorbonne, 75005 Paris)  
de 14h00 à 17h00

Coordinatrice : Sahra RAUSCH

Introduction de Laure CICCIONE, Marie GAUSSERON, Vincent LETHUMIER, Sahra RAUSCH et Emmanuelle REIMBOLD

Laure CICCIONE, *Les émotions et l'automobile à la Belle Époque, un nouvel imaginaire de l'action*

Dans l'introduction du troisième volume de l'*Histoire des Émotions*, Jean-Jacques Courtine dénombre trois types d'orientations paradigmatiques agissant à partir des années 1880 : le trauma, le contrôle et l'autonomisation de l'individu. L'objectif de cette étude est de comprendre – à partir de la presse, de la littérature, des correspondances et des témoignages écrits de l'époque – comment les discours sur l'automobile à la Belle Époque orientent ou fabriquent des émotions, pour mettre en rapport contrôle et phénomènes d'autonomisation de l'individu. Comment les émotions interviennent-elles dans la construction d'un imaginaire de l'action ? L'étude, même partielle, des émotions et de l'automobile entre 1875 et 1907 permet de montrer que l'automobile, mobilisant un lourd effort en termes d'innovation technique et capitalistique, apparut au moment où se produisait un renouvellement de l'imaginaire de l'action – auquel elle participa – incluant dans l'espace industriel une série de forces culturelles, sociales et politiques.

Marie GAUSSERON, *Ennui et histoire*

Les récits historiques n'ont pas toujours considéré l'ennui comme objet d'étude pertinent voire même comme sujet existant. Longtemps absent des récits, il est, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, raconté par la littérature, la poésie et plus tard par la médecine. La permanence de son existence – les hommes s'ennuient à toutes les époques – contraste avec la singularité de l'expérience – l'ennui est intrinsèquement personnel et ne peut être raconté que par le « je ». Le sujet ennuyé s'inscrit toujours dans un espace, un lieu, une époque et contextualise ainsi son ennui. Ce dernier peut être le symptôme d'un mal-être social ou, au

contraire, en être la cause. Distinguer ce qui relève de l'expérience individuelle de ce qui relève de la pathologie sociale est sans doute impossible. En revanche, il est possible de s'extraire du caractère purement métaphysique de l'ennui pour le traiter comme objet socialement construit. Les discours d'ennui à travers l'histoire révèlent, en outre, les questions psychosociales sous-jacentes de l'ennui. La philosophie, ainsi appuyée par les récits d'histoire, peut faire le pari d'une définition des formes modernes d'ennui.

**Vincent LETHUMIER, *Les émotions épistolaires des princes ligueurs de la Guerre folle (1485-1488) : les stratégies discursives d'une dissidence***

La Guerre Folle (1485-1488) oppose les époux Beaujeu, chargés de la garde du jeune Charles VIII, et les partisans du duc d'Orléans cherchant à retrouver une proximité avec le corps du roi dont ils se disent éloignés. Ce conflit motive l'écriture de missives dans les deux camps. Nous étudierons ici les lettres des Orléanistes qui entonnent une mélodieuse rhétorique de l'émotion pour légitimer leur engagement. L'expression de l'affect sert à inverser le rapport traditionnellement dépréciatif à la sédition politique comme vectrice de désordre. Mieux, son exaltation façonne une identité collective parmi les dissidents reconstituant une unité émotionnelle symbolique ne coïncidant pas toujours avec l'exacte réalité de leur association. Les lettres parviennent, néanmoins, à contractualiser deux sentiments qui répondent aux attentes socio-politiques du temps : l'amour dû au roi comme manière de dépouiller la dissidence de sa charge subversive et l'amitié censée régner entre les princes et les villes que les Orléanistes cherchent à enjôler. Un cas particulier se dégage du registre émotionnel : la peur. Les rebelles en font le stimulus qui les pousse à agir. Ce *metus principis* ne serait-il qu'un expédient rhétorique propice à la victimisation ?

**Sahra RAUSCH, *L'« amnésie coloniale » comme un ordre émotionnel ? Penser l'émotion dans les débats sur les rapatriements de restes humains en France et en Allemagne***

En 2017, Emmanuel Macron s'est dit « prêt » à rapatrier les crânes des Algériens qui ont été tués lors de la bataille de Zaatcha en 1849. En Allemagne, le premier rapatriement de restes humains a eu lieu en 2011. Avec le débat sur les restitutions à partir de 2018, l'attention a été attirée à nouveau sur les innombrables restes humains qui sont conservés dans les musées et les universités. Alors que les rapatriements ont fait la une dans les médias en Allemagne et mis en question la relation de la société au passé colonial, la France se distingue par son silence, notamment à l'égard de l'Algérie. Je postule que le concept d'amnésie coloniale, auquel on recourt fréquemment des deux côtés du Rhin, renvoie à un ordre émotionnel transnational, négociant ainsi la place du souvenir ou de l'oubli. Tandis qu'en France les crânes d'Algériens sont séparés de la recherche sur la « race » et donc émotionnellement placés « en dehors » de l'histoire coloniale, en Allemagne la référence à l'amnésie est un moyen pour engager la réflexion de manière volontairement provocante de la politique mémorielle actuelle. Les processus de mémorisation et d'oubli dépendent de l'attribution des émotions et des affects pour créer ou défaire leur importance dans le présent. Bien qu'elle maintienne les sociétés occidentales dans une culture affective de l'oubli, la dénomination de l'amnésie coloniale comme énonciation performative permet aussi la remise en cause de cet oubli.

**Emmanuelle REIMBOLD, *Les émotions : éléments du discours revendicatif des anciens combattants, 1919-1925***

Le retour des soldats et leur réintégration dans la société, après l'armistice du 11 novembre 1918, s'avèrent délicats. Tandis que les combattants pensionnés bénéficient de la reconnaissance de la nation, les autres redeviennent des civils anonymes et attendent, de la part d'une société qui leur semble amnésique, des marques de reconnaissance pour ces années passées au front. Pour justifier leurs attentes et rendre compréhensible leur frustration, les anciens combattants non pensionnés et les prisonniers de guerre développent, dans les journaux combattants, un discours revendicatif appuyé sur leurs émotions connues au cours de la guerre. Au-delà des résultats contrastés, l'expression de ces émotions constitue une démarche fédératrice assurant l'unité de leur groupe social mais également revendicative, en les rendant visibles aux yeux de la société.

**Conclusion de Damien BOQUET, Maître de conférences à l'Université d'Aix-Marseille**